

Wu Tsang, Visionary Company

Marie Siguier

Number 128, Spring–Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95821ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Siguier, M. (2021). Review of [Wu Tsang, Visionary Company]. *Espace*, (128), 95–96.



Wu Tsang, *Visionary Company*

Marie Siguier

LAFAYETTE ANTICIPATIONS PARIS

21 OCTOBRE 2020 –

2 MAI 2021

Black life is wet,
like when Nate tends to certain fluidities of
gait,
but gracefully
mudstuck
in the brutal clearing
of land, unforgetting the river's
memory¹

Incarner la rencontre des êtres, des sensibilités, la libération et l'aliénation des corps, imaginer des mondes communs, des lieux alternatifs pour exister, tisser d'autres formes de sociabilités, d'échanges, tels sont les fils qui sous-tendent l'œuvre de Wu Tsang, artiste sino-américaine, proche des mouvements *queer*, transgenre et Black Lives Matter. Ses performances, installations et films réalisés en collaboration avec d'autres artistes, danseur.euse.s, musicien.ne.s, poètes et écrivain.e.s de son collectif itinérant *Moved by the Motion* sont innervés de réflexions sur les héritages liés à la *blackness*, sur les identités enchevêtrées, perpétuellement en formation, et les représentations racisées ou genrées que nous expérimentons dans la société.

Sa première exposition institutionnelle en France, *Visionary Company*, s'envisage comme un voyage dans « un lieu hybride qui convoque les mondes de la nuit et du sacré », et incarne visuellement le poème *Come On Get It* de Fred Noten, poète américain et théoricien des *Black Studies* et de la performance. Collaborant depuis 2013, Noten et Wu Tsang interrogent la lisibilité de la subjectivité noire dont ils décrivent la condition comme une zone humide, une substance mnémorique aussi fluide que l'eau. Dans l'exposition, composée de films, performances, sculptures, pièces sonores et mouvements libres, Wu Tsang use du langage cinématographique pour mettre en scène

des formes de communication non verbale, des chorégraphies parfois inspirées de gestes de résistance passive, ces mouvements de corps universels qui témoignent de tous ces conflits où le dialogue devient impossible, où les corps tentent de résister, inventent d'autres modes d'expression. Wu Tsang a voulu travailler avec la porosité du bâtiment, les étages étant tous connectés par le son ainsi qu'une atmosphère nocturne, énigmatique. Elle parvient à faire exister un espace pour partager des expériences trop souvent érudées et pour le rassemblement et la dispersion des voix et des histoires marginalisées.

The Show is over (2020) donne le rythme de l'exposition. Ce film magistral, issu de performances, a été tourné juste avant la pandémie au théâtre Schauspielhaus de Zurich dans le cadre d'une résidence de création alors que les manifestations Black Lives Matter s'intensifiaient partout dans le monde. Des mouvements de « chorégraphies de caméra », des plans vivants, pulsatifs, se font l'écho des réflexions de Fred Moten sur la fluidité des relations constitutives de la *blackness*. Le temps de la performance est frappé par une phrase qui revient comme une ritournelle : « Le monde est terre sèche, la terre est d'eau ». Wu Tsang considère que lorsque nous sommes coupés du monde, il se dessèche et devient une terre aride. Les corps des performeurs, à la fois individuels et collectifs, se déplacent, se traînent dans la glèbe détrempee, s'unissent et disparaissent de scène sous des faisceaux de lumière crue, oscillant entre visibilité et invisibilité. Ce que sous-entend ici l'artiste, c'est qu'être visible n'équivaut pas à être écouté ni entendu, de même qu'être présent ne signifie pas être considéré ni respecté. Parallèlement, d'autres performeurs évoluent dans un escalier de Penrose, figure géométrique en trompe-l'œil qui, selon le point de vue, donne l'illusion de s'étendre à l'infini ou, à l'inverse, d'être éclaté et infranchissable. Les deux volées de marche finissent par se rejoindre, créant un lieu d'enchevêtrement pour une poésie des corps. À travers cette figure impossible et l'omniprésence des éléments tels que l'eau et la terre, Wu Tsang nous incite à revoir nos positions sur le monde et à nous reconnecter à ce qui est; à combler la distance qui sépare les êtres par d'autres formes de sociabilités à travers lesquelles la violence systémique et les rapports de force ou d'oppression seraient exclus... Synchronisé à la bande-son de *The show is over* projeté plus bas, *The more we read all that beauty the more unreadable we are* (2020) est un film expérimental aux frontières du documentaire et de la fiction que Wu Tsang compare à un carnet de notes d'éléments, de références, notamment aux écrits de l'écrivain et défenseur des droits civiques américain James Baldwin, figure incontournable de la littérature américaine, dont l'œuvre n'a cessé d'être redécouverte ces dernières années à la lumière du mouvement Black Lives Matter.

Dans *Safe Space* (2014), Wu Tsang fait allusion à l'époque où, avant d'embrasser une carrière artistique, elle s'engageait comme activiste et coorganisatrice de soirées hebdomadaires du *The Silver Platter*, club *queer* historique et espace de bienveillance de toute la contre-culture et de l'activisme communautaire de Los Angeles, ce dont témoignait son premier long-métrage *Wildness* (2012), néanmoins absent de l'exposition. Dans les années 2000, elle a ainsi offert à toute cette communauté un lieu « sûr », hospitalier et soustrait aux violences, qu'elles soient physiques, psychiques, structurelles ou autres. Dans cette optique, *Visionary Company* résonne plus largement comme un appel à cesser les politiques d'affrontement, à dépasser les divisions profondes du monde d'aujourd'hui pour écrire un monde commun.

Ailleurs, Wu Tsang emprunte au vocabulaire de l'architecture sacrée et à la tradition des vitraux allégoriques médiévaux pour mettre en évidence la plasticité du langage et des mots. *Sustained Glass* s'impose comme un immense triptyque de verre (2020) réalisé avec des maîtres verriers en Bavière, derniers gardiens d'une technique médiévale ancestrale. Dans un combat avec la matière bleutée du verre, l'acide employé vient révéler le poème *Sudden Rise* de Fred Moten, préalablement annoté, traduit, mais entièrement manipulé par son collectif *Moved by the Motion*. Comme dans un palimpseste, entre lisibilité et illisibilité, les mots provenant de différentes langues, de multiples voix, ont délibérément été renversés et permutés alors qu'ils existent uniquement grâce à la lumière verticale, quasi « sacrée » qui les traverse et leur donne un sens.

Enfin, l'exposition s'achève sur *Sudden Rise* (2019), projeté sur un rideau de théâtre, un diaporama d'images en accéléré liées à l'histoire de la perspective linéaire, développée à la Renaissance et dont l'expansion est concomitante au 18^e siècle de l'essor du siècle des Lumières, de la colonisation, de l'impérialisme maritime et de la traite des esclaves. À l'iconographie historiquement associée aux développements de la perspective à travers les siècles se mêlent d'autres références visuelles aux traumas universels. Wu Tsang retrace la trajectoire vertigineuse qui a mené à l'hégémonie de ce point de vue unique sur la réalité comme une violence fondamentale et profonde sévissant sur les regards, sur les êtres, sur les manières d'habiter le monde. Cette hégémonie tient probablement au fait que la perspective linéaire est fondée sur la perspective oculaire, laquelle est commune chez les personnes sans handicaps visuels, donc chez la majorité et de façon transculturelle, bien que certains peuples aient privilégié d'autres modes de représentation de la réalité. Ce défilement effréné se termine de façon abrupte sur ce rideau de proscenium qui ne s'ouvrira jamais dans l'exposition, une métaphore des lendemains inconnus qu'il nous appartient d'écrire, où d'autres dynamiques auraient cours, liées aux rencontres, à la porosité, aux enchevêtrements.

1. Fred Moten, *All that Beauty*, Tucson (AZ), Letter Machine Editions, 2019, p. 8.

Diplômée de l'École du Louvre et en esthétique à Sorbonne Université – Faculté de Lettres, Marie Siguier est assistante de projets curatoriaux et éditoriaux auprès du commissaire d'exposition Jérôme Sans, après avoir travaillé au Centre Pompidou et au studio Tomás Saraceno à Berlin. Elle poursuit parallèlement ses recherches au croisement de l'art contemporain et de l'épistémologie des sciences.